

Grévy, président; André Lavertignon, secrétaire; Napoléon III saura désormais par expérience ce qu'il en coûte quand on laisse le pouvoir pontifical à la merci de la Révolution. N'ayant pas respecté la tiare, il ne devait raisonnablement l'espérer, qu'on respectât sa couronne.

Les dernières dépêches télégraphiques nous apprennent que la Russie a conclu avec la République française une alliance offensive et défensive. Voici les réflexions que contient à ce sujet le *Chien de Canada* du 9 courant.

Cet événement est si imprévu qu'on est justifiable d'attendre qu'il soit confirmé. Tout le monde conviendra que si la Russie se met de la partie pour le compte de la France, et un peu aussi pour son propre compte, puisque l'agrandissement territorial de la Prusse constituerait un danger pour elle, l'astucieux Bismark aura bien du bonheur si la machine infernale qu'il a si patiemment confectionnée à l'intention de la France ne lui glisse pas entre les mains. La Russie, en effet, n'est pas une puissance à dédaigner et elle peut lancer, en quinze jours, un million de soldats sur le territoire allemand si on prend en considération le fait que la Prusse n'a pas trop de toutes ses armées pour se maintenir en France, on comprendra dans quelle position désastreuse la placera l'intervention armée de son puissant voisin du Nord.

Mais l'intervention de la Russie peut avoir d'autres conséquences. Le premier article du programme politique des czars a été de tout temps, pas de guerre sans profits en vue. Avant de signer avec les chefs de la République française le traité dont nous parle le télégraphe, l'empereur de Russie a dû même être pour condition que la France le laisse continuer seul avec la Turquie la partie interrompue en Crimée et ne s'oppose pas à ce qu'il mette enfin la main sur Constantinople.

Si c'est là la première condition du marché on se demande si l'Angleterre, qui a fait tant de sacrifices de toute sorte pour maintenir l'objectif que la Russie rencontre, du côté de la Turquie, dans l'exécution de ses projets d'agrandissement territorial, ne fera pas un peu de moue et ne donnera pas au monde le spectacle, assez rare chez elle, d'une protestation sans courtoisie pour la mettre dans l'état de tirer l'épée.

Et si l'Angleterre entre en lice, l'Autriche, l'Espagne, l'Italie pourraient bien être forcées d'en faire autant; et l'Europe toute entière passerait par la terrifiante épreuve du fer et du feu.

Après la capitulation de MacMahon, Bazaine s'est maintenu glorieusement dans Metz. Dans une première sortie, il a mis huit à dix mille prussiens hors de combat, et dans la seconde, il a riposté si bien ses adversaires qu'il est passé à travers les corps d'armée ennemis en leur faisant perdre plusieurs milliers d'hommes. Désormais rien ne s'oppose à son retour à Paris.

On lit dans le *Monde* du 1er Septembre: "Afin de prévenir ou de réprimer une tentative Garibaldienne sur Rome, la division navale cuirassée, partie ces jours derniers de Toulon, sous le commandement de M. le contre-amiral Didot, est allée croiser en vue des côtes pontificales."

"Voilà donc le drapeau français ramené au poste qu'il n'aurait pas dû quitter."

Cette mesure du ministre Palikou sera-t-elle poursuivie par les révolutionnaires qui, ont aujourd'hui entre les mains toutes les forces de la France. Les derniers bulletins du télégraphe nous laissent entendre que les loges maçonniques d'Italie sont, sur le point de faire subir à Victor-Emmanuel le sort que les républicains de Paris ont infligé à Napoléon III; aujourd'hui peut-être le puissant roi d'Italie expie dans ses fers ses complaisances pour la révolution. Et qui ensuite empêchera les féroces mazziniens d'aller renouveler à Rome les infamies et

les atrocités de 1848? Pouvons-nous compter que Jules Favre et Gambetta s'opposent aux desseins de leurs frères d'au-delà les monts? Mais Dieu veille sur les siens et en particulier sur notre saint Pontife le glorieux Pie IX.

L'Ecole d'Agriculture de Ste. Anne

L'Ecole d'agriculture de Sainte-Anne offre aux fils de cultivateurs et à tous les jeunes gens désireux de se livrer à l'étude de la science pratique et théorique de l'agriculture les moyens d'acquérir des connaissances complètes sur l'art de cultiver la terre avec profit.

L'art agricole est susceptible d'améliorations; nous en avons des preuves dans les progrès réalisés chez tous les peuples civilisés. Mais pour que ces améliorations puissent être faites d'une manière convenable, il faut que le praticien qui les entreprend sache les appliquer en toute connaissance de cause. Le défaut d'instruction spéciale a été le plus grand obstacle à l'avancement de notre agriculture canadienne. La majorité des cultivateurs cultivent leurs domaines par simple routine. Ils font ce qu'ils ont vu faire à leurs pères et ne font pas toujours aussi bien sans penser que les temps ont changé. Autrefois les terres étaient d'une richesse exceptionnelle; les nombreux débris qui s'y étaient accumulés durant des siècles leur permettaient de produire abondamment sans beaucoup de travail. Elles renfermaient dans leur sein un tiroir dans lequel on puisait à pleines mains. Mais toute bête doit avoir une fin ici-bas; le trésor a fini par s'épuiser. Les sols sur lesquels les pères ont vécu dans l'abondance ne donnent aux fils que des produits faibles et de mauvaise qualité. L'immense richesse d'autrefois a disparu, tandis que les besoins ont augmenté. Le luxe a pénétré partout; le cultivateur, lui-même, ordinairement si économe, subit l'influence du temps où il vit; il se loge, s'habilille et se nourrit plus richement. Cette augmentation de dépenses exige nécessairement l'augmentation de la production. Malheureusement ce n'est pas en général ce qui a eu lieu. La terre va s'appauvrissant de plus en plus, et nous marchons à grands pas vers la décadence.

Il est grandement temps de s'arrêter, et si l'on ne peut pas diminuer ses dépenses, qu'au moins l'on cherche à augmenter les produits de la terre en améliorant ses procédés culturaux.

L'instruction spéciale peut seule arriver aux résultats désirés, elle seule peut faire connaître l'amélioration applicable à chaque cas particulier. Cette instruction peut s'obtenir à deux sources différentes: chez les praticiens qui ont déjà réalisé des progrès considérables, chez les Ecossais, par exemple, et dans les écoles spéciales d'agriculture.

Dans ces deux moyens d'instruction nous devons préférer le second, car il réunit des avantages que le premier ne peut avoir. En effet, l'Ecossais peut faire connaître à l'élève des modes de culture plus avantageux que ceux généralement adoptés; il peut montrer une pratique plus savante; mais arrivé à un certain degré d'amélioration, il s'arrête et il voit le bout de sa science. Cet homme n'est encore que routinier; sa routine plus savante, produit de meilleurs résultats, mais ce n'est toujours qu'une routine, bonne pour quelques années, mais insuffisante pour suivre les progrès incessants de l'art agricole.

Les Ecoles spéciales d'agriculture ne se bornent pas à l'enseignement de la pratique, elles se livrent encore à celui de la science théorique, au moyen de laquelle l'homme cherche de nouveaux modes d'amélioration et de nouveaux éléments de pratique.

L'Ecole d'Agriculture de Sainte-Anne remplit complètement ces conditions. La pratique y est au niveau des progrès actuels et son enseignement théorique est basé sur les meilleurs prin-